CAAMO



Chroniques de la Terre Noble - Livre 6

BERNARD JUCHS

Bernard Juchs

Caamo - Chroniques de la Terre noble, livre 6

© Bernard Juchs, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-2033-2

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L’ÉTÉ

"Elle regarde le ciel.

Ses yeux sombres traversés d’éclairs en sont le miroir.

Ils voient loin. Plus loin que le monde visible. Plus loin que les rêves.

Son regard s’est perdu.

— Un vide dans les étoiles, dit-elle en pointant un doigt dans un coin du ciel resté obscur. Des soleils devenus poussière ?

— Un puits.

— Un puits ?

— Avalant tout. Matière et lumière. Bruit et silence.

— La nuit pourrait être complète ?

— Peut-être.

— Ce n’est pas une réponse.

— Pourquoi faudrait-il qu’il y en ait une ?

Elle réfléchit longuement puis ses yeux, attirés par la lumière naissante, se posent sur l’océan.

Le phare ne l’éclaire plus. Le jour se lève.

Pour elle, l’alternance du jour et de la nuit est un mystère.

Comme tout ce qui se répète.

Indéfiniment. Inlassablement. Comme le cycle de la vie.

Comme les lois que les hommes se donnent.

Comme celles que murmurent les dieux à leurs oreilles.

— Les réponses rassurent. Moi, elles m’intriguent.

— Libre à toi, fille du Ciel et de la Terre, d’atteindre la plus haute des montagnes ou le plus profond des précipices et de laisser ta pensée errer entre les mondes !

Ta quête ne fait que commencer. Tu as le temps pour toi.

— Il faudra ne pas m’aventurer trop loin. Ni trop longtemps. Le sort des miens m’importe par-dessus tout."

Combien de fois ai-je lu ces mots depuis que nous errons sur la mer ?

La fille du Sage avait compris bien des choses, il y a longtemps déjà.

Ses voyages la menèrent bien plus loin qu’on ne l’imagine.

Comme nous.

Nous gagnerons bientôt la terre ferme.

L’île déploie sous nos yeux ses horizons brumeux que percent parfois les

murailles blanches et pointues d'une cordillère.

Les prêtres, les géographes, les généraux, les ministres exultent et bavardent comme des pies.

Seul le maître mesure ses paroles.

Sans doute le sang de son aïeule qui coule dans ses veines...

Jean, premier archiviste de l'empire, comte de Prième

Au milieu de nulle part, troisième jour du mois de la Lumière, 2204è année de l'ère des Mages, 339è année de l'ère impériale, 17è année du règne de Thomas le Dixième, empereur de Caamo, Seigneur et Maître de la Terre Noble.

Nissdall, mois des Ponts, an XXIX de l’ère impériale

La foule avait envahi l’Assemblée.

Noé avait ordonné à la garde de rester discrète et de laisser les portes grandes ouvertes. Bravant la chaleur qui s’était abattue sur la capitale, ceux qui n’avaient pu trouver de place à l’intérieur s’étaient massés sur le parvis, attendant avec impatience le début de la séance.

Assis sur un siège d’ivoire au fond de l’estrade, Noé affichait un air impassible même si l’attente le rendait nerveux. Dans les tribunes et derrière les bancs des conseillers, tous les regards étaient tournés vers lui.

Debout à ses côtés, raide et imposant, Raphaël avait la main posée sur la poignée de son glaive. Le regard était aussi sombre que le manteau qu’il portait sur ses épaules. Dominant l’estrade de toute sa taille, il se tenait droit comme une statue de pierre.

Ses lèvres minces bougèrent imperceptiblement.

— Maître, jamais tu n’aurais dû laisser entrer autant de gens. Que se passera-t-il si une bousculade devait...

— Par les dieux, il n’y aura pas de bousculade !

— Et tes ennemis ?

— Ils ne viendront pas.

Mâchoires serrées, le stratège soupira.

— Tu es aussi têtu que ton père.

— Est-ce un compliment ?

— Certainement pas ! En plus, Mahu ne t’assiste pas. Ni aucun de tes ministres.

Tu as voulu te retrouver seul contre tous ces braillards ! Quelle folie !

Un sourire effleura les lèvres de Noé. Il était temps d’ouvrir la séance.

Il se leva.

Les conseillers au complet et la foule s’inclinèrent devant lui.

D’un signe de la tête, il les salua à son tour puis d’un pas ferme s’avança au centre de l’estrade.

— Nobles conseillers et conseillères, l’heure est venue pour l’empire de panser ses plaies, dit-il en parcourant du regard les bancs de l’hémicycle. Des hommes aveuglés par l’ambition et poussés par un esprit mauvais sont parvenus il y a peu à convaincre le peuple qu’il suffisait de verser le sang pour calmer ses inquiétudes. Pendant des mois, le souffle de la Double a propagé les haines d’un

bout à l’autre de la Terre Noble, menaçant de détruire l’héritage de mon père.

Il marqua une pause.

— Béni soit son nom ! hurla quelqu’un dans la foule qui aussitôt lui fit écho.

— Il serait vain de ne voir dans cette épreuve que la main des dieux, poursuivit Noé. C’est le manquement de tous aux préceptes établis par le Sage qui a plongé l’empire dans le désordre et son peuple dans le malheur. Le temps est venu de restaurer l’unité et la concorde. En m’accordant la régence, l’impératrice m’a chargé de rétablir la confiance et de trouver les remèdes aux injustices et aux abus qui, par leur nombre, ont remis en cause l’ordre et l’harmonie. La loi du tribunat que je propose à l’Assemblée de voter doit nous aider à y parvenir. Voilà plusieurs jours que vous en avez pris connaissance.

Comme la coutume l’exige depuis le règne de mon père, j’ai décidé de la soumettre au débat puis au vote. Cette loi n’a comme seul but que de donner aux classes les plus modestes du peuple une part de ce pouvoir dont elles étaient injustement exclues. C’est ensemble et réconciliés que nous reconstruirons la Terre Noble, notre maison commune. Que les propos à venir soient dictés par cette seule ambition ! Que l’Esprit du Sage nous inspire toutes et tous !

Perdue dans la foule, Flore sourit en regardant Noé regagner sa chaise d’ivoire.

Il avait su trouver les mots justes. Rassurée, elle passa une main sur son ventre bien arrondi. L’enfant devait encore patienter jusqu’aux prochaines nouvelles lunes mais elle avait le pressentiment qu’il n’attendrait pas. Le mage guérisseur qui veillait sur elle et qui partageait cette crainte lui avait fortement déconseillé de sortir de sa maison mais elle ne l’avait pas écouté.

— Ne serait-il pas plus prudent pour toi de t’asseoir ? demanda l’homme qui se tenait près d’elle et qui l’observait depuis un moment. Dans cette foule et par cette chaleur, tu pourrais manquer d’air.

Elle tourna la tête et le dévisagea. Il avait fière allure mais était vêtu avec modestie. Sans doute un visiteur venu des provinces. Son visage avait des traits agréables et son regard était aussi perçant que doux.

— Ta sollicitude me touche mais mon enfant ne devrait pas naître avant la fin de ce mois.

— En es-tu certaine ?

Confuse, Flore ne sut quoi répondre.

— Tu me sembles suffisamment avancée dans ta grossesse pour qu’il pointe son petit minois d’un jour à l’autre. Si la lassitude te gagne ou si ton ventre devient douloureux, fais appel à moi et accroche-toi à mon bras !

— Que les dieux te bénissent, seigneur !

— « Seigneur ? » tu me flattes ! se récria l'homme. Je ne suis pas un Bien-né et n'ai ni titre, ni terre. Je suis précepteur et je viens de l'archipel de la lointaine Lhur.

— Et tu as fait tout ce chemin pour assister aujourd'hui à la séance de l'Assemblée ?

Le regard fixé sur la tribune, il opina de la tête.

— Que va-t-il maintenant se passer ?

— La loi qui institue le tribunat du peuple va être discutée. Tout Nissdall ne parle que de ça depuis les dernières Liturgies. On voit que tu n'es pas d'ici, ajouta-t-elle en souriant.

— Mais je me réjouis d'être là, répondit l'homme en lui rendant son sourire.

— Prions les dieux qu'ils nous viennent en aide !

— Les dieux ? Les hommes sont capables de se passer d'eux !

— J'en doute fort, répliqua Flore. Moi, je souhaite qu'ils nous inspirent.

Un orateur monta sur l'estrade.

— Qui est-ce ?

— Florent Tela, le chef des Rouges, la faction républicaine, la plus nombreuse depuis les dernières élections du printemps. La coutume veut qu'il prenne la parole en premier. Elle veut aussi que les Blancs l'interrompent dès qu'ils le jugent utile.

Les murmures qui parcouraient les bancs de l'Assemblée cessèrent.

— À l'instant, le prince régent a tenu des propos qu'aucun d'entre nous ne songerait à contredire ou, pire encore, à désapprouver, commença Tela d'une voix grave et posée. À lui seul, l'amour que nous portons à la Terre Noble suffit à en écarter la tentation, si tant est que l'un de nous eût la faiblesse d'y succomber. Nous sommes ici aujourd'hui pour mener à bien la tâche que le peuple nous a confiée quand, il y a deux étés, il marchait dans les rues pour voir naître la république.

— La république ? Parlons-en de ta république ! l'interrompit un conseiller d'une voix querelleuse.

— Qui est ce balourd chauve au premier rang qui étouffe sous sa toge ? murmura l'inconnu à l'oreille de Flore.

— Mathias Réale, le secrétaire des Blancs. À côté de lui se tient Honoré, son jumeau. Et derrière eux, le reste de leur camp. Mathias et Honoré sont conseillers depuis de nombreuses lunes. Des Bien-nés, leur famille est l'une des plus illustres. Rouges et Blancs ne s'apprécient guère. Ecoute-les débattre, tu ne

seras pas déçu !

La réplique cinglante de Tela donna raison à la jeune femme.

— Faut-il déjà que tu te manifestes, Mathias, comme si le mot de république venait écorcher tes oreilles et couper ton souffle ? Respire, et laisse-moi le temps de terminer ce que j'ai à dire !

Des rires éclatèrent sur les bancs mais Réale, furieux, éleva la voix.

— Entendez-vous ça, vous autres ! Le républicain nous parle de sa république comme s'il ne s'était rien passé. Comme si le sang n'avait jamais coulé jusque dans les rigoles de la rue des Rois. Comme si les corps des suppliciés n'avaient été que des poupées de chiffons que le vent balançait sur les murailles près des tours. Comme si la terreur n'avait été qu'une aimable distraction pendant deux longues années. Bannissons la république ! Personne n'en veut !

Des applaudissements éclatèrent dans son dos mais la foule resta muette.

Le chef des Rouges esquissa un sourire narquois.

— Que désires-tu, Réale ? T'attarder sur un passé qui n'est plus ou faire que jamais plus ne se reproduisent les horreurs que tu te plais à nous rappeler avec emphase ?

— Je ne réclame que la justice.

— Ce n'est pas l'objet de notre séance. Le prince régent l'a rappelé à l'instant.

Es-tu devenu sourd ? Nous sommes venus ici débattre du tribunat du peuple avant que chacun de nous n'exprime son choix.

Se levant à son tour, Honoré Réale vint prêter main forte à son frère.

— Comme toi, Tela, nous avons des oreilles pour entendre et nous savons tous pourquoi nous siégeons aujourd'hui. Je rends grâce au prince régent de solliciter un vote de l'Assemblée mais je dénie à certains de tes Républicains d'user de ce droit. Tu comptes dans tes rangs des conseillers qui se sont compromis avec la tyrannie longiste et qui déshonorent la nouvelle assemblée.

Un grondement parcourut l'assistance.

— Tu reproches surtout à mon camp d'être plus nombreux que le tien et tu redoutes que le vote final ne te déplaise, riposta sèchement Tela. Tous les conseillers républicains ont été élus par le peuple. C'est suffisant pour leur témoigner le respect qui leur est dû.

— Ils n'ont peut-être pas du sang sur les mains mais ne sont-ils pas complices des crimes commis par cette république que tout le monde aujourd'hui conspue ? persista Honoré.

Le regard de Tela se durcit.

— Comment, Frères Réale, osez-vous les montrer du doigt alors que vous-